

bijoux et surtout une profusion de ce qu'on appelait alors des *gentillesses de mode* (nouveautés).

De l'Italie les Lyonnais tiraient des soies, des velours, des damas, des brocatelles, des satins, des taffetas, fabriqués en Piémont et dans le Milanais.

On exportait en moyenne à Lyon pour six ou sept millions de marchandises. L'Italie en envoyait pour plus de dix millions. Ces chiffres sembleraient indiquer au premier abord que ce commerce était très désavantageux pour les marchands français, mais, en étudiant de plus près la question, on voit, au contraire, qu'il était pour la France, et Lyon en particulier, d'une utilité incontestable. En effet c'était, nous l'avons dit, par les Italiens qu'on pouvait se procurer la plus grande partie de l'or venant d'Espagne, et le lecteur sait quel prix on attachait en France à la centralisation de cet or. D'un autre côté, l'Italie produisait des quantités considérables de soie. Cette soie servait à alimenter les fabriques de Lyon qui, sans ces importations constantes, auraient bientôt été obligées d'arrêter le travail, faute de matières premières.

Le commerce avec la Suisse se faisait principalement par Zurich et Saint-Gall; on envoyait aussi à Berne, à Bâle, à Schaffhouse et aux deux foires de Zurzach(1). Ce commerce consistait en exportation de draperies grossières, de chapeaux, de safran, de vins, d'huiles et de mercerie. Les Suisses faisaient entrer à Lyon des soies, des fleurets fabriqués à Zurich, des toiles, du fromage, et, ce qui peut paraître extraordinaire maintenant, des chevaux.

Ces transactions avec les Suisses étaient d'un médiocre profit pour Lyon qui n'exportait pas pour plus d'un million de marchandises. Au contraire, il était d'un immense inté-

---

(1) Ces foires existent encore aujourd'hui.